



L'ÉTRANGE UNIVERS DU SCHIZOPHRÈNE

ROMAN

SOPHIE CHRIZEN

Sophie Chrizen

L'Étrange univers du
schizophrène

© Sophie Chrizen, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3024-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photographie : Marie Caroline Brisoux photographe

Prologue

Le jour où tout a basculé, je rêvassais le regard perdu dans le ciel lumineux. Des martinets vifs et gracieux volaient haut. C'était le signe que le temps allait se maintenir au beau. Il n'y avait pas un souffle de vent, mais de l'air, oui. Le chant doux et puissant des cigales résonnait comme une symphonie. Parfaite journée de fin de saison. L'été indien sur la Côte d'Azur était formidable. J'appréciais cette période sans touristes qui réservait ses trésors aux autochtones. Dehors, je fumais une dernière cigarette profitant pleinement de cette beauté. Assise sur les marches de ma voisine, dans la ruelle sertie de murs de pierres, je levai les yeux vers le ciel. Je m'imaginais déjà voler au côté des hirondelles, quand soudain la voie familière de ma mère se faufila par la fenêtre et brisa ma rêverie. « À table ! » J'écrasai mon mégot et rentrai. Mon frère, ma sœur et moi étions assis dans la salle à manger. Ma mère avait dressé le couvert comme à l'accoutumée, une nappe en intissé jaune avec de grosses efflorescences orange et ses fameuses assiettes en Arcopal noir. Du genre qui se brise en mille éclats si par hasard elles vous échappent lors du service. Le rôti trônait sur la table. Mon père avait disposé sur le dessus le bouquet garni comme s'il s'agissait d'une composition florale. Il faisait ses petits coups en douce, des carottes en forme de fleurs, des volcans de purée... Ce qui nous amusait toujours. Chez nous, les repas prenaient souvent un petit air de fête. La purée blanche maculée de grains de poivre moulu contrastait avec le noir étincelant de la vaisselle. Nous venions tous juste de commencer à manger quand mes parents proposèrent un programme pour l'après-midi. Ma mère se racla la gorge, chercha furtivement le regard approuvateur de son mari, puis avec l'un de ses tons les plus aimables, de ceux qui n'engendraient que des réponses positives elle demanda :

— Les enfants, est-ce qu'une promenade vous ferait plaisir ?

Bizarre, cela n'avait plus rien de coutumier depuis que tous les trois avions quitté la maison. Il fut une époque où ce genre de sorties familiales était courant, mais ce n'était plus du tout d'actualité. Être réunis tous les cinq pour un déjeuner paraissait déjà extraordinaire. Généralement, le café

brûlant à peine bu, un « Merci » lancé à la cantonade et deux bises légères nous libéraient de nos obligations filiales. Chacun reprenait sa vie. Nous, celle de jeunes adultes occupés, et mes parents la leur, partageant leur solitude de retraités en tête à tête. J'avais toujours détesté les surprises. Les anniversaires-surprises, les invités-surprises et même les pains-surprises et autres pochettes surprises. Je suis de nature assez émotive et les surprises ne me conviennent pas. La perspective d'une promenade inattendue avait déclenché en moi un questionnement intense et inquiétant, alors que je n'aspirais qu'à profiter des vingt-huit degrés prévus par la météo et de ma relative solitude. Je ne m'attendais pas à devoir égayer la vie de mes parents qui avaient du mal à retrouver leurs marques sans leur nichée. Malgré tout et afin de ne pas rompre ce petit moment de félicité parental et fraternel, je ne répondis rien. Le reste du repas fut pris dans un silence religieux tant la question de ma mère nous avait paru incongrue.

Je m'assis calmement à l'arrière de l'Opel Corsa. Ni mon père au volant, ni ma mère à ses côtés ne mentionnèrent un seul indice quant à notre destination. Je ne leur posais pas de question ne voulant pas gâcher leur effet. En silence, j'échafaudais des hypothèses. Papa démarra. Le vrombissement du moteur semblait être le seul bruit autorisé à bord. La route empruntée, inédite, n'évoquait en moi rien de familier. Je pensais de manière automatique à Auschwitz au vu de l'ambiance qui régnait à l'intérieur et du fait que c'était mon cerveau et non pas moi qui fabriquait des pensées, mais vraisemblablement c'était bien trop loin pour un départ si tardif. J'invalidais cette piste farfelue bien que le doute persistât dans mon esprit. Pendant près d'une demi-heure la voiture emprunta les routes tortueuses de l'arrière-pays. Dans les virages, la force centrifuge me berçait. À gauche, à droite, « Clip » colée contre mon frère, « clap » serrée contre ma sœur. Le doux ronron du turbo et la tendre proximité de ma famille me procuraient un étrange sentiment de sécurité. Je me sentis si bien que j'en oubliais un instant la destination finale. Mes émotions ambivalentes oscillaient entre vive anxiété et confiance excessive. L'automobile s'immobilisa devant un bâtiment massif et sans âme semblant tout droit sorti de l'ère soviétique. Sur le parking, une myriade d'ambulances. Des blanches, des bleues, des rouges et jaunes comme celles des pompiers. Le

nom d'une des compagnies me fit sourire. On pouvait lire en lettres noires « Ambulance Grands Voyages. » Un grand voyage en ambulance me paraissait risqué. Je me sentis privilégiée, j'arrivai là avec une Opel immatriculée DAD 06. J'observai le ballet incessant des véhicules avec gyrophares. Les blancs, gyrophares bleus, les bleus, gyrophares bleus, les rouges, gyrophares bleus. Quel spectacle ! À vous faire tourner la tête !

J'en tirai aussitôt deux conclusions. La première : peu importait la couleur du véhicule, les gyrophares étaient bleus. La deuxième : je n'avais aucune idée ni de l'endroit ni de la raison qui nous avaient conduits ici, ce dimanche de septembre ensoleillé. La surprise. Quant aux piétons, il n'y en avait aucun en état de marche. Celui-là assis sur un fauteuil roulant. D'autres aidés d'une béquille ou d'un cadre. Un autre encore traînait derrière lui d'un côté sa fumée de cigarette et de l'autre sa poche de perfusion fixée sur un trépied à roulettes. Mon esprit persistait à ne pas bien comprendre quand soudain une voix intérieure et menaçante, se détacha du vacarme ambiant, et articula dans mes oreilles : « Ils sont tous là, tu es fichue, ils vont te faire payer, tu verras. »

Première partie

Chapitre premier

Mon diplôme obtenu, je fis le choix du tarif déconventionné. Plus par obligation que par conviction. Je pouvais facturer mes séances une centaine d'euros, remboursant ainsi le coût de mes longues années d'études. Déontologiquement cela ne me posait pas de problèmes. Il était admis qu'une psychothérapie était d'autant plus efficace que le patient y participait financièrement. Si l'implication de mes clients était indispensable, elle se devait d'aller au-delà d'un simple débit de carte bancaire. Du moins c'était mon sentiment. Peu importe, je débute avec toute la fougue de ma jeunesse, dans un bureau flambant neuf. L'application du précepte du Maître m'ôtait toute forme de culpabilité ; d'autant que mon banquier, lui, voyait cette coutume d'un très bon œil. C'était une relation gagnant-gagnant, du moins entre mon financier et moi. J'atteignais enfin le statut de psychiatre. Les malades, dirigés chez moi par les autres cabinets, se pressaient à la porte. L'exercice requérait trois paramètres indispensables : des souffrants, des maux et des remèdes. Je ne manquais ni de candidats, ni de douleurs. Nous placions sous le terme « maux » un ensemble de symptômes, que nous associons entre eux pour définir des pathologies. Les états d'âme étaient même devenus des maladies définies scientifiquement. La timidité, par exemple, était caractérisée par plusieurs manifestations : rougeur des joues lors d'une prise de parole en public, sueurs à l'idée de pénétrer en premier dans un restaurant, élévation du niveau cardiaque dans une situation sociale, trac avant d'entrer en scène. Le corps médical l'avait renommée « phobie sociale. » La difficulté était de définir la limite entre les deux, n'ayant pas pour consigne d'effectuer des mesures cardiaques ou de tension pour pouvoir le déterminer. Il eût fallu établir des niveaux comme le nombre maximum de battements du cœur à la minute pour lequel cette timidité serait considérée comme anormale. La phobie sociale pouvait aussi être caractérisée d'anxiété, d'angoisse, ou du stress. L'anxiété et l'angoisse étaient définies par les mêmes caractéristiques que la timidité (rougeur, bégaiement, augmentation du rythme cardiaque), seule la source était différente, la timidité étant basée sur la peur des autres. Le stress, en général, pouvait avoir une origine connue (sociabilité, travail, araignées,

traumatisme) ou inconnue, ce qui ne facilitait pas l'établissement du diagnostic. Globalement, nous avions un nombre défini de maux que nous classions en fonction de leurs forces, leurs origines, leurs mélanges, pour former une multitude de maladies. J'en avais ainsi plus de cinq cents, classifiées dans le grand livre de la psychiatrie occidentale le *DSM ou Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux*. Des catégories apparaissaient ou disparaissaient à chaque nouvelle version. Ou bien c'était la définition ou la description de celles-ci qui variait. L'homosexualité avait ainsi été retirée de la liste dans les années 1980, au profit de la pathologie « Je ronge mes ongles », « Je ne vide jamais mon grenier, j'accumule », « L'anticonformisme » ou même « Le franc-parler ». Si ma salle d'attente avait été vide, j'aurais pu associer une et même plusieurs classes à n'importe quelle personne. Je m'efforçais de ranger mes fidèles dans ces cases pour prescrire le traitement adéquat. Presque obnubilée par cette partie de mon travail qui m'imposait d'essayer de référencer des êtres humains. Cinq cents étiquettes et seulement trois ou quatre types de médicaments. Ce qui améliorerait le travail de prescription, car même si je me trompais dans mon évaluation, je retombais sur une thérapeutique adaptée, comme le chat retombant sur ses pattes. Anxiolytique, somnifères, antipsychotique, antidépresseur. Il n'était pas interdit de les mélanger. Je disposais de ces compositions vendues très cher et dont nous ne connaissions pas grand-chose et surtout du pouvoir de les prescrire. Sur ce point j'étais plus chercheur en pharmacie que convaincue de l'efficacité de mes ordonnances. Un demi milliers de possibilités pour traduire trois grands types de parallaxes psychiatriques : les névroses, les psychoses et les perversions, qui pouvaient s'expliquer plus simplement. Les névrosés restaient ancrés dans la vérité communément acceptée mais avaient du mal à la supporter. Les psychosés vivaient en réalité augmentée, agrandissant comme avec une loupe les défauts du réel sous forme d'hallucinations. Les pervers n'y croyaient pas, s'arrangeant avec elle et la détournant en leur faveur. L'exactitude première était impossible à atteindre pour tous, que l'on soit malade ou pas. Je me questionnais sur ce qui différenciait un malade d'un sujet sain, constatant que la nuance était ténue. Finalement, les gens normaux étaient soit d'anciens souffrants qui avaient réussi à accepter leurs décalages, soit des sujets sains car ignorant des modifications de la